

du socle, et vit distinctement que ce n'était point un accident, mais l'entrebaillement d'une poche pratiquée entre le bois du socle et les veaux qui la recouvraient.

Quelle chose de blanc se montrait.

Etiennette attrista ce quelque chose avec une surprise craintive.

Deux papiers tombèrent.

Elle les releva, les contempla, toute émue sans trop savoir pourquoi, n'osant pas les ouvrir, et n'imaginant pas, cependant, qu'ils pussent contenir le moindre mystère.

« Sans doute, quelque souvenir précieux pour elle ! pensa la jeune fille ; comme cela me deviendra précieux aussi ! »

Il faisait sombre dans la vaste chambre. Près de la fenêtre profonde, aux vitres verdies, le jour baissait déjà.

Pourtant, les yeux d'Etiennette déchiffraient les formules légales, sèches et brèves d'un acte de mariage, celui de Marie-Nathalie-Jeanne de la Fosse, avec Joseph-Augustin-René, marquis de Brébion.

La femme fidèle, l'épouse délaissée gardait comme un trésor l'acte qui l'avait liée pour jamais !

Etiennette sentit d'instinct la délicatesse douloureuse qui se révélait dans cette jalouse conservation.

Le second papier, infiniment moins jaune, moins vieux d'aspect, quoique d'une antiquité respectable encore, faillit échapper à la main d'Etiennette.

Elle venait d'y lire en grosses lettres la formule qu'elle reconnaissait bien pour avoir lue déjà sur une autre enveloppe : « Ceci est mon testament. »

La jeune fille ne comprenait pas trop comment, puisqu'un testament existait, elle pouvait en avoir découvert un autre.

Ce papier muet lui fit l'effet d'un mystère et d'une menace. Elle le contempla d'un œil anxieux, puis, brusquement, s'élançant hors de la chambre, elle alla frapper à celle de l'abbé Joumel.

« Entrez, » dit l'abbé, tandis que M. Eusèbe se levait cérémonieusement à la vue d'Etiennette.

Elle était toute troublée, comme si sa trouvaille inattendue eût été une mauvaise action.

« Qu'est-ce, ma chère enfant ? demanda l'aumônier en repoussant l'argent et les billets de banque dont sa table de travail était couverte. »

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle ; c'est quelque chose d'étrange, une chose qu'à coup sûr je ne cherchais pas.

— On dirait, à vous voir, qu'il vous est arrivé quelque malheur.

— Peut-être monsieur pourra-t-il nous expliquer...

Et d'une main tremblante elle tendit au futur notaire le pli non cacheté dont elle n'avait osé lire que la souscription.

Il ouvrit des yeux immenses, dilatant ses lèvres jaunes dans un large sourire.

Pétrifiée de surprise, la jeune fille ne manifestait son émotion que par le regard anxieux qu'elle attachait sur M. Eusèbe.

Celui-ci comprit la nécessité d'expliquer, et, rentrant promptement dans la gravité professionnelle, il lut avec lenteur la pièce brève et concluante qui instituait Hélène-Joséphine-Etiennette de Béringé légataire universelle de toute la fortune existante au décès de la marquise de Brébion, à charge par elle d'avoir à pourvoir à la subsistance des autres habitants de Brébion, non indiqués du reste.

La signature portait la date du 30 décembre 1867.

Il y avait bientôt cinq ans que la châtelaine, revenant sur des volontés écrites avant l'entrée des orphelines dans sa maison, jugeait Etiennette digne de porter le poids d'une fortune dont elle-même s'épouvantait.

Mais, dans cette seconde pièce, comme dans la première, on retrouvait l'égoïsme inconscient et la bizarrerie d'esprit de la pauvre femme.

Paula, qui n'était point sa favorite, parce qu'elle la trouvait instinctivement frivole, n'était pas même nommée, ce qui était un grand manque de prévoyance.

L'aumônier, Aubin Vial, Mariette et Thibaut qu'elle aimait à des degrés divers, mais positifs, n'étaient pas nommés davantage.

Il semblait que lassé déjà d'avoir eu trois lignes à tracer, la marquise avait eu hâte de se décharger sur l'aînée des orphelines des soins à prendre pour l'avenir de ses commensaux.

Sans se communiquer leurs impressions, Etiennette et l'abbé Joumel sentirent instantanément ces nuances.

M. Eusèbe, lui, ne sentait qu'une chose, mais avec qu'elle intensité !... c'est qu'il se trouvait en présence d'une très-riche héritière.

Cette certitude inclinait ses épaules, adoucisait sa voix, épanouissait ses traits, attendrissait ses yeux.

Une héritière !... Et quelle chance inespérée de s'être trouvé là tout à point pour jouer un rôle dans cette découverte !

« Mademoiselle, prononça-t-il d'un ton pénétré, veuillez accepter mes respectueuses et sincères félicitations. Permettez-moi de me réjouir profondément aussi d'avoir eu, le premier, le bonheur de vous instruire du vôtre. »

— Un bonheur ?... Est-ce un bonheur ? » répéta soudainement Etiennette.

Le jeune M. Trébois n'entendit pas ce « blaspème. »

L'abbé Joumel, retombé sur son siège, joignit les mains avec béatitude, se réjouissant doublement de voir sa « chère élève » riche et lui délivré d'une lourde responsabilité financière.

Nous devons avouer, cependant, qu'il eut un regret, un seul.

Ce fut de penser que les bonnes œuvres revées par lui n'auraient pas leur exécution.

Encore se consolait-il un peu en songeant qu'avec Etiennette, les pauvres ne perdraient pas tout.

Tout naturellement, M. Eusèbe recouvra le premier le sentiment réel de la situation. Séance tenante il écrivit à son père de venir dès le lendemain prendre la direction d'une affaire qui entrerait dans une nouvelle phase.

De son côté, l'aumônier dépêcha Thibaut à l'hôtel Saint-Ebre avec mission d'en ramener M. Charles.

Enfin, Etiennette elle-même courut attendre Aubin sur la terrasse, pour le prévenir du changement à vue qui s'accomplissait dans leur destinée. Aubin, c'était son ami, son frère, son conseil.

Confuse, elle lui fit le récit de sa découverte, un peu comme une coupable, à coup sûr comme une victime.

« Comprends-tu ? conclut-elle. Comprends-tu, Aubin ?... Une semblable fortune à moi... à moi, si peu capable d'en jouir ! »

— Si peu capable !... et pourquoi ? » s'écria le jeune homme que cette nouvelle saisissait comme un éclair de foudre.

« Tu sais bien... je suis laide, moi, mal faite, souffreteuse. Quelle dérision ! »

Aubin la fit doucement asseoir sur une marche brisée et s'asseyant près d'elle avec la fraternelle simplicité de leurs relations :

« Etiennette, fit-il gravement ; ce n'est point dérision, c'est justice. La marquise avait compris vos grandes qualités. Vous seule, peut-être, ne devinez pas tout ce que vous valez. »

Elle écoutait avec mélancolie, sans conviction. Aubin reprit avec feu :

« Cette fortune, en vous donnant l'indépendance, la force, le droit de créer, le courage d'être vous-même, développera votre énergie, vos moyens d'action, votre autorité. L'argent est la grande puissance, ne le savez-vous pas ? Le grand levier vous aidera à soulever autour de vous les idées et les choses, à faire le bien et le beau. »

Elle secoua la tête.

« Non, non ; je suis trop faible pour l'horizon que vous m'ouvrez. Avant d'y faire un pas en avant je m'en épouvante. Si c'était Paula... »

« Si c'était Paula !... Ne faites jamais ce souhait imprudent ; ne prononcez pas ce mot de regret ! La marquise avait bien jugé, du fond de son austère pénétration, que la nature de Paula, toute d'entraînement et de charme, porterait mal le danger-ux fardeau de la fortune. Vous, Etiennette, vous ! jamais Paula. »

La jeune fille fut frappée de l'accent d'Aubin, de la force de ses paroles que devait lui arracher un profond sentiment de la réalité, car sa partialité pour la plus jeune des orphelines eut dû lui en inspirer de bien différentes.

« Je ne saurais pourtant me charger seule de ce que tu as bien raison d'appeler un dangereux fardeau, dit-elle encore. »

— Je vous supplie, au contraire, de l'accepter et de le porter vaillamment. Affirmez-vous. Voyez notre et grandir autour de Brébion les compétitions qui ne sauraient manquer de se produire. Pauvre, on pouvait vous oublier. Riche, vous serez entourée et servie comme une souveraine. Si cela ne vous fait pas aimer le monde, cela vous apprendra du moins à le juger. — Ah ! fit-elle avec explosion, tu touches la plaie ! j'ai peur... oui, j'ai peur qu'en me sachant riche, il se trouve des âmes assez peu délicates pour oublier ma laideur, mes infirmités... et rechercher cette main de fille laide, si peu enviable hier, que pas un seul homme n'y aurait même songé. »

Aubin eut un sourire triste, où passa le reflet de ses propres désenchantements.

« Ma pauvre chère petite sœur, dit-il, vous avez trop de clairvoyance pour ne pas beaucoup souffrir. Vous avez aussi trop de dignité pour ne pas tenir votre cœur fort au-dessus de ces convoitises avilissantes, et trop de foi pour cesser un instant de regarder en haut. »

Il lui serra la main comme pour corroborer ses reconfortantes paroles par un affectueux témoignage, et la laissa rêveuse sur la marche brisée qui servait de trône à la nouvelle héritière.

XVII

Paula parut assez indifférente à la grande nouvelle, soit qu'elle n'en comprit pas tout d'abord la portée à son égard, soit qu'elle comptât imperturbablement sur la bonté de sa sœur.

M. Charles, trop bien élevé pour témoigner le plus léger dépit, ne put se défendre de faire entendre à sa femme combien il trouvait arbitraire le procédé de la marquise, qui ne paraissait pas plus se soucier de Paula que si elle n'eût pas existé.

C'était, comme on le voit, un tuteur modèle, qui prenait aux intérêts de sa pupille le soin jaloux d'un père.

Le nouveau testament, qui mettait tout en question pour l'avenir de Paula, lui fit donc l'effet d'une calamité de famille.

Les formalités à remplir devant prendre un certain laps de temps, il entreprit de distraire sa pupille de tous les ennuis probables qu'il entrevoyait pour elle.

En première ligne, l'incertitude où l'on laissait M. de Momprin, dont la demande en mariage comptait déjà quelques jours de date.

Et peut-être même un mouvement en arrière du nouvel honorable qui pouvait fort bien ne pas trouver heureuses les dispositions, encore ignorées, dont Etiennette aurait à prendre l'initiative.

Dans la louable intention d'épargner un chagrin à leur aimable protégée, M. et Madame de

Saint-Ebre l'emmenèrent passer une semaine à Besançon, où ils avaient des relations amicales avec les premières familles.

Paula y reçut un accueil flatteur, que sa beauté, sa grâce, le romanesque de sa jeune existence rendaient plus empressé.

Les aventures des deux orphelines devinrent le thème de tous les entretiens, et l'on eût volontiers ouvert des paris sur le résultat final qui en devait clore la série.

Paula se prêtait avec une complaisance infinie à ce rôle d'héroïne. Elle était née pour se laisser admirer.

Rien ne lui plaisait autant que d'entendre les vœux formés pour son avenir et les louanges causées par sa façon stoïque d'attendre les événements.

Ce stoïcisme, dont un examen quelque peu attentif eût deviné le manque de profondeur, la posait comme un beau caractère.

Paula respira l'encens byzantin, pendant cette semaine de fêtes, avec l'aisance et le charme d'une mortelle destinée à ne point connaître d'autre atmosphère.

Elle laissa beaucoup de regrets et ne daigna pas en emporter elle-même. Il lui semblait déjà tout naturel de planer sur les sentiments d'autrui sans en être effleurée.

Salins lui parut maussade, au retour. Les plaisirs y sont clair-semés et les fêtes inconnues. Les Bains étaient fermés, les baigneurs avaient repris leur vol. Un cortège admiratif ne se formait plus sur ses pas, et l'automne très-avancé, déjà brumeux, allait rendre impossible jusqu'à la promenade.

C'était à périr d'ennui.

Lady Margaret voulut mettre à profit les dernières clartés d'un soleil d'octobre pour conduire sa petite amie à l'un des plus agréables sites des environs de Salins : la cascade de Lison.

Au printemps, c'est un rêve verdoyant et splendide.

A l'automne, c'est une poétique vision pleine de grandeur et de mélancolie.

Lady Margaret avait écrit à Maxime de Saint-Ebre de venir se joindre à eux. Comme elle n'avait point abandonné son projet d'unir son beau-frère à la plus jeune des orphelines, malgré leur différence d'âge, elle n'avait pas cru devoir lui faire part encore de l'événement survenu à Brébion. Elle comptait lui dire en face, épier sur sa physionomie l'impression qu'il en ressentirait, et découvrir enfin si vraiment le commandant de dragons était aussi indifférent qu'il s'efforçait de le laisser supposer pour la triomphante Paula.

(La suite au prochain numéro.)

Sommaire des nouvelles étrangères de la semaine

ANGLETERRE

Manchester, 22.—L'*Examiner* nous apprend qu'un manufacturier d'effets militaires qui avait reçu des commandes très-considérables tant de la Russie que de la Turquie, vient de recevoir des contre-ordres de ces deux puissances.

Londres, 22.—Le *Times* dit qu'il se fait une accumulation considérable de matériel de guerre à Gibraltar et à l'île de Malte. A Woolwich on a commandé des canons de campagne d'un gros calibre.

Il paraît maintenant certain que le steamer *Friesland*, qui était parti de Java en destination de Rotterdam, a fait naufrage à la hauteur du cap Finistère. L'équipage était composé d'environ cinquante hommes qui ont tous péri sans exception.

Londres, 23.—La presse anglaise continue à faire des commentaires sur la question d'une session hâtive du parlement.

Le *Saturday Review* pense qu'il est probable que la Chambre des Communes va être appelée à voter un subside extraordinaire pour la marine et l'armée.

Le *Spectator* croit expliquer la signification réelle de la convocation du parlement en disant que lord Beaconsfield désire encourager les Turcs à continuer la guerre actuelle, avec l'espoir d'être secourus par l'Angleterre à la dernière heure, et que les Turcs interpréteront judicieusement la pensée de lord Beaconsfield.

Le *Spectator* est aussi d'opinion qu'en définitive l'Angleterre refusera de combattre pour les Turcs, qui seront forcés d'acheter la paix en se retirant en Asie.

Un correspondant de Vienne télégraphie : Une dépêche de Paris nous apprend qu'une active correspondance diplomatique est échangée entre Paris et Londres dans le but d'en venir à une entente touchant la question d'Orient, et que les chances de succès sont très-favorables.

Londres, 24.—On voit en lisant le *Times* de ce matin que ses articles sont soigneusement préparés pour calmer les esprits. Il termine en disant : « Personne ne trouvera à redire à ce que le parlement soit convoqué prochainement. Que les ministres songent à intervenir dans la question d'Orient ou non, peu importe ; il n'y a pas à nier que, pour eux comme pour les représentants de la nation, la convocation des Chambres ne soit désirable. »

« Une fois les membres du parlement en présence des ministres, ceux-ci donneront des explications qui auront l'effet de calmer de folles terreurs, et en Angleterre comme à l'étranger, on saura à quoi s'en tenir sur cette importante question d'Orient. »

Les Russes ont pris Ardanutch et n'ont subi que des pertes insignifiantes.

Londres, 27.—Une dépêche officielle russe dit que le steamer *Rusland*, commandé par l'adjudant Baranoff, est revenu à Sébastopol d'une croisière dans le Bosphore, ayant comme conquête le navire turc *Messina* chargé de sept cents prisonniers turcs.

Une dépêche de Constantinople dit que la Porte demandera probablement un armistice.

Londres, 27.—Il a neigé mardi pour la première fois depuis le commencement de la saison. La température a été exceptionnellement belle cette semaine. Aujourd'hui, le temps est clair et froid.

Une dépêche officielle russe, datée de Bogot, dit que les prisonniers turcs de Plevna meurent de froid et qu'il est impossible de leur venir en aide.

Londres, 27.—Une dépêche officielle d'Alexinatz rapporte que 30,000 Serbes, avec 120 canons, ont commencé le siège de Nisch.

Londres, 27.—Un correspondant de Vienne assure que la Porte a été grandement indignée du refus qu'on fait les autres puissances de prendre en considération sa note au sujet de la guerre. Le sultan est décidé de continuer jusqu'à ce qu'il triomphe ou que ses ressources soient complètement épuisées.

FRANCE

Paris, 27.—Le gouvernement français a sommé Don Carlos de quitter la France, et il est parti aujourd'hui pour la frontière.

Paris, 28.—On annonce que M. Gambetta doit aller à Rome pour s'entendre avec le ministre italien au sujet de la question d'Orient et pour connaître la politique du Vatican relativement à cette question.

Un correspondant télégraphique de Paris : On rapporte que Don Carlos a reçu l'ordre de quitter la France, principalement à cause des ouvertures à lui faites par l'ex-reine Isabelle. Ces confidences sont regardées comme l'expression du déplaisir qu'éprouve la reine au sujet du mariage du roi Alphonse.

Le président MacMahon a exprimé à M. Dufaure son malaise à propos de la commission d'enquête électorale. Il croit que ces investigations donneront suite à des poursuites contre les préfets. Le maréchal a fait voir combien il s'opposait au réveil des passions de parti, et il a insisté pour que tous prennent exemple sur son attitude et son esprit de conciliation.

M. Dufaure l'a assuré que si des poursuites étaient intentées après l'enquête, elles ne seraient pas basées sur une simple obéissance aux ordres, mais bien sur des excès personnels et faits d'une manière délibérée.

ITALIE

Rome, 28.—Le Pape a tenu un consistoire dans le Vatican aujourd'hui. Nos Seigneurs Moretti et Pellegrini ont été nommés Cardinaux et plusieurs évêques ont reçu leur destination. Sa Sainteté fit une courte allocution, dans laquelle elle remerciait les Cardinaux de leur sollicitude pour sa santé, et leur demandait de prier Dieu de vouloir bien protéger l'Eglise et de lui conserver à lui-même son esprit intact puisque son corps était envahi par les douleurs.

RUSSIE

Saint-Petersbourg, 24.—Le *Golos* publie un article au sujet de la convocation des Chambres en Angleterre. Dans le cours de cet article l'écrivain dit que la Russie peut attendre sans inquiétude l'issue des événements et qu'elle n'a aucune raison de se préoccuper des intrigues de l'Angleterre.

Saint-Petersbourg, 28.—L'*Agence russe* dit que le cabinet anglais encourage la Porte à la résistance en convoquant le Parlement plus tôt qu'à l'ordinaire, et forcera ainsi les Russes à marcher sur Constantinople, ce qui amènera précisément le résultat que l'Angleterre veut éviter.

Un correspondant spécial de Bucharest télégraphie qu'il est probable qu'une cour militaire de la plus haute juridiction fera le procès d'Osmân Pacha pour avoir fait massacrer les blessés après la grande bataille du 31 juillet et après plusieurs autres combats partiels.

Des découvertes faites par les Russes depuis qu'ils occupent les fortifications de Plevna, des informations obtenues des officiers turcs, et par-dessus tout l'absence complète de prisonniers russes, quoique plusieurs centaines aient été pris dans tous les engagements, ne laissent aucun doute quant au fait que le commandant turc a dû se rendre coupable d'atrocités qui rendront son nom, maintenant illustre, à jamais infâme.

Belgrade, 27.—Les Serbes, sous les ordres des généraux Lieschzanin et Benitzki, ont occupé Leskovatz et Kurshumlie et capturé un grand nombre de prisonniers et une quantité de bestiaux.

ÉTATS-UNIS

New-York, 27.—Charles E. Johnson, fils d'un riche marchand de Brooklyn, avait épousé, il y a un an passé, Mlle Flora Benedict, fille d'un citoyen marquant de la même ville. Dernièrement, son épouse le laissa pour cause de mauvais traitement. Hier, il s'est présenté chez son beau-père, a demandé à voir sa femme et lui a déclaré qu'il la tuerait. A ces mots, la jeune femme voulut prendre la fuite, mais il la prévint